

1

Onctueux, bouillant, le cacao velouté se dissipe progressivement à la surface du lait crémeux. De petites billes de chocolat se forment, éclatent en silence et dégagent des fumerolles qui alertent les papilles. Près du bol : deux brioches moelleuses piquées de grains de sucre, un croissant fourré à la pâte d'amande, une tranche de pain d'épices, un pot de confiture à la myrtille, au couvercle habillé d'un carré de tissu à carreaux rouges et blancs, maintenu par un élastique. Les coudes sur la table, droit comme un I sur le bord de la chaise, le Petit, avant de satisfaire son palais et son estomac, fait durer le plaisir des yeux, amplifié par une délicieuse sensation olfactive. Une larme glisse sur sa joue. Il l'efface aussitôt d'un rapide revers de la main gauche.

Pour rien au monde il ne raterait ce goûter, auquel le convie chaque jeudi la bonne dame de la cité Mion, le quartier chic au sud de la ville où abondent les villas méditerranéennes nimbées de glycines, de grappes de bougainvilliers et de chèvrefeuilles entêtants, qui convoquent aux heures les plus chaudes de la journée

mouchérons, bourdons et abeilles gorgées de sucS enivrants, sous le lancinant concert des cigales.

Il s'est coiffé en plaquant la masse de ses cheveux frisés sous une abondante couche de gel Pinto. Il a enfilé son pull gris en V aux coudes ajourés, gommant deux taches sur la poitrine avec la pointe d'un torchon imprégné de savon de Marseille. Il a jeté un coup d'œil par la fenêtre entrouverte. Dehors, des nuages blancs, soyeux, s'étiraient lentement dans le ciel estival.

Puis il a quitté son short, aussi large que son slip kangourou, pour son pantalon du dimanche en suédine. Enfin, il a glissé dans ses mocassins noirs deux bouts de carton découpés dans un vieux calendrier des postes, pour masquer les trous des semelles. Une lumière incolore glissait à travers les persiennes de la cuisine.

Il a vérifié une dernière fois son image dans la glace ébréchée, au-dessus du robinet de l'évier de la cuisine. Il a trouvé qu'il ne faisait pas trop pauvre. Puis il a descendu à toute vitesse les escaliers qui sentaient la pisse de chat et s'est engagé sur le chemin vicinal 108 en longeant les vignes grasses du père Séguier, direction la cité Mion, qu'il a pris l'habitude de surnommer « la cité Million... »

La voie de chemin de fer, qui conduit à la gare de triage et que le Petit franchit quotidiennement, marque le passage de la campagne et d'une certaine pauvreté à l'opulence incarnée par toutes ces villas qui ont subitement poussé aux abords des faubourgs.

Villas des Œillets, des Roses et des Lilas rivalisent avec les villas Stella Maria, Sainte-Clotilde, Les

Mimosas et Les Pervenches à l'architecture imposante en pierre de taille et marbre, aux balcons en fer forgé artistiquement torsadé, garnis de jardinières de géraniums. La plupart sont entourées de palmiers, de cyprès, derrière des grilles aux pointes dorées effilées comme des lances, aux portes pleines souvent surmontées de lions massifs en plâtre ou en bronze veillant sur la tranquillité des propriétaires, comme s'ils pouvaient dissuader d'éventuels cambrioleurs... À moins que ces lions arrogants n'aient pour vocation d'afficher un signe extérieur de richesse, de réussite, et d'impressionner le passant. Ces villas gardent tout au long de la journée leurs persiennes fermées pour sauvegarder la fraîcheur des pièces, mais aussi pour se protéger d'éventuels regards indiscrets.

Ainsi l'intérieur est-il toujours dans une pénombre, troublée par les jalousies dont les lamelles orientables distribuent çà et là des faisceaux blancs qui zèbrent la table où le Petit se délecte de son goûter hebdomadaire. Parfois, son attention est attirée par les milliers de particules de poussière qui dansent dans ces saillies de lumière, traversent la table et meurent sur le parquet magnifiquement lustré. Mais rien ne peut troubler très longtemps la savoureuse collation que le jeune garçon absorbe en prenant son temps, essuyant régulièrement avec la pointe de la serviette mise à sa disposition les commissures de sa bouche d'un geste affecté, car il s'agit devant Mme Pozzi de faire « bien élevé ». Mais il n'y parvient pas vraiment. Son ventre plein gargouille et il ne peut retenir un pet qui fuse sous la chaise, tel un long gémissement qu'il tente de couvrir en toussant plusieurs fois.

Les yeux mi-clos, recueillie, la bonne dame semble n'avoir rien perçu et se réjouit intérieurement de voir l'enfant se sustenter avec une telle dévotion. Les mains jointes, un discret sourire de compassion aux lèvres, elle semble se dire : « Cela fait tant de bien de faire le bien... »

Elle observe l'enfant, appuyée des deux mains sur le dos d'une chaise. Pas très grande, le teint pâle relevé par un très léger maquillage, habillée d'une jupe plissée bleue, d'un chemisier blanc maintenu à la taille par une large ceinture rouge, un petit crucifix autour du cou ; le Petit la regarde du coin de l'œil, amusé par l'aspect tricolore de la tenue de la maîtresse de maison qui lui fait penser au drapeau de la France.

Elle s'approche de la table, saisit la chocolatière d'argent et dit d'une voix douce :

— Je te sers une autre tasse ? Veux-tu encore une brioche ?

Il répond par un signe affirmatif de la tête, au moment où surgit, un balai dans une main, un seau dans une autre, engoncée dans une blouse grise à fines rayures jaunes, les cheveux pris dans un foulard, ou plutôt une serviette de table à carreaux rouges et bleus, chaussée de charentaises, la femme de ménage de Mme Pozzi.

Quand il l'aperçoit devant les doubles portes de la salle à manger, le Petit pique du nez dans son bol et tente de contenir le rouge qui irradie soudain ses joues.

— Entrez, Jeanne, lance la patronne. Regardez donc comme il a bon appétit, votre gamin...

L'enfant n'ose pas lever les yeux. Il rejette la tête en arrière. Il ne veut pas voir sa mère ainsi dans son

emploi. Il a du mal à réprimer le sentiment de honte qu'il éprouve à cet instant. Son cœur s'emballé. La gorge sèche, il déglutit plusieurs fois, se tasse sur sa chaise, comme s'il voulait se dissimuler aux yeux de sa mère. Il sait bien pourtant que c'est son métier, « femme de ménage ». Il la voit partir tous les matins, mais ce n'est que le jeudi, chez Mme Pozzi, qu'il prend conscience de sa tâche. Il mesure alors qu'elle est au service des autres, de ceux qui ont de l'argent, qui la commandent et qui la contraignent à prendre en charge leur salle de bains, leur linge sale, leurs toilettes, leur lessive, leur vaisselle, leurs poubelles, leur poussière, leurs vêtements à repasser et parfois leur bouffe à préparer. Un pauvre sourire s'affiche sur le visage de sa maman. Elle n'ose pas s'avancer davantage. Elle bredouille :

— Je n'ai pas trop de temps, j'ai encore les escaliers et le perron à laver.

Elle a deviné l'embarras de son fils. Elle se glisse aussitôt en silence dans le couloir.

— Alors ? Je te redonne un peu de chocolat ? demande à nouveau la bonne dame de la cité Million en lui caressant la joue de l'index.

Le Petit, cette fois, fait non de la tête, repose la brioche qu'il tenait à la main et murmure :

— Je crois que j'ai mal au ventre. Je vais rentrer à la maison.

2

Ce n'est pas lui qui dirige son vélo. C'est le vélo qui connaît le chemin et qui le reconduit à la maison, le Pater, quand il est bourré et qu'il ne tient plus debout. Il est capable de siffler sa bicyclette pour qu'elle le ramène. Ce n'est pas trop compliqué car, du bistrot où il fait sa dernière étape à la maison, c'est tout droit et en pente.

C'est dans ce café, chez la mère Pancarel, qu'il dépasse généralement sa dose de pastis, le préparateur en pharmacie. Il a du mal ensuite à tenir sur ses jambes. Dans son genre, c'est un artiste de cirque, mon père. Il a finalement un sacré sens de l'équilibre.

Il déboule sur le chemin vicinal 108 en zigzaguant et en évitant malgré tout les quelques motos ou voitures qui montent en sens inverse. Il va d'un côté à l'autre de la chaussée, les mains crispées sur le guidon, les yeux braqués sur la roue avant, qu'il doit voir en double. Il penche à droite, à gauche, manque de verser, se rétablit, lâche les pédales, les récupère, trouve le moyen de faire tinter la sonnette pour prévenir de son

arrivée. Le bas du pantalon pris dans deux épingles à linge en bois, la cravate au vent, les lunettes rondes, métalliques, sur le bout de son grand nez, il a dans ces cas-là un faux air de Don Quichotte qui me ferait presque rire, s'il ne me filait pas la honte, surtout quand il surgit au bord de la route sous le regard des copains qui lui lancent en l'applaudissant :

— Vas-y, Fausto Coppi, te casse pas la gueule avant l'arrivée!

Moi, c'est leur gueule que j'ai envie de casser quand ils se foutent de mon père. La ligne d'arrivée, c'est le porche de la villa La Plaine, difficile à franchir, vu l'étroitesse du passage. Mais le Pater s'en sort toujours bien. C'est qu'il y a un bon Dieu pour les ivrognes... Je m'en suis souvent aperçu!

Ce qui est moins drôle, c'est quand il rentre à la maison. Il a plutôt l'alcool méchant.

Ce soir encore, il est dans tous ses états. En fermant les volets et les fenêtres pour éviter que les voisins l'entendent, j'ai vu une grosse lune d'un jaune vif qui riait dans le bleu profond de la nuit. Je serais bien resté là, planté le nez dans les étoiles, mais j'ai préféré me barricader dans la chambre que je partage avec mon frère Christian, l'apprenti coiffeur qui pue des pieds et qui veut toujours qu'on dorme tête-bêche... J'ai beau me mettre les deux mains sur les oreilles et m'enfourer sous le polochon, je ne peux éviter d'entendre ma mère se faire traiter de noms d'oiseaux. La voix prise par le tabac et l'alcool, le père hurle entre deux quintes de toux grasses :

— T'es qu'une bécasse, ma pauvre femme, une dinde, une cougourde.

Je libère mes oreilles et perçois de vagues froissements. Mamoune doit tenter de le déshabiller pour le coucher, l'ivrogne. Il y a un bref silence, puis ça repart. Le Pater, de plus en plus hargneux, beugle :

— Lâche-moi ou je t'en fous une !

Je me lève d'un bond, me précipite vers la porte, prêt à intervenir si je le vois porter la main sur ma mère. C'est arrivé plus d'une fois et je me suis juré l'autre jour de lui voler dans les plumes s'il recommençait. Il ne me fait pas peur. J'entrouvre et aperçois mon père assis sur le bord du lit, le dos voûté, les deux mains osseuses, presque transparentes, à plat sur ses cuisses, la tête dodelinant, la chemise à moitié ouverte découvrant son torse blanc, creusé. Ses quelques cheveux dressés sur le haut du crâne le font ressembler au professeur Nimbus. Ma mère, courbée en deux, tente de lui enlever ses chaussures. Le Pater, les yeux exorbités, le teint aviné, la repousse d'un geste méchant. Même assis, il vacille.

Il n'a plus d'allure, cet homme-là. Pourtant il fut quelqu'un. Par bribes, j'ai appris par Mamoune et les frangins qu'il a été gérant d'une pharmacie à Casablanca. Là-bas, au Maroc, il avait fini par faire une petite fortune. C'était, paraît-il, la belle vie à la maison. Mon frère aîné avait même un professeur de violon à domicile. Mamoune recevait ses amies européennes et se faisait servir le thé à la menthe par une bonne indigène.

Elle ne pouvait pas imaginer alors qu'un jour ça serait elle qui ferait la bonniche. Les choses ont commencé à se gâter quand le père est devenu l'amant de la proprio de la pharmacie. Ça a failli tourner vinaigre...

Les parents ont dû quitter le pays en quatrième vitesse. Dans le bateau qui les a ramenés en France, le Pater a perdu un maximum d'argent au jeu. En débarquant à Marseille, il ne restait plus grand-chose de la fortune faite au Maroc. Comme les parents n'avaient pas d'appartement, ils se sont installés à l'hôtel pendant plusieurs mois et ça a fini par les mettre sur la paille. Il ne restait plus que l'argenterie rapportée du Maroc pour payer la chambre. Mon père a commencé à picoler sérieusement. Comme il n'avait pas trouvé de boulot dans une pharmacie, une connaissance de bistrot lui a proposé de rejoindre une troupe de théâtre pour devenir régisseur. C'est pas ce métier qui l'a incité à devenir sobre.

L'alcool ne lui suffisait plus.

— Il est devenu éthéromane, m'a lâché Christian, mon frangin apprenti coiffeur.

Je ne savais pas ce que ça voulait dire. Le frangin m'a expliqué :

— Le vieux, il snife de l'éther.

— Ça sert à quoi ?

— Ça fait planer dans la tête.

Puis, le père a fini par trouver un boulot comme préparateur en pharmacie à Montpellier, où s'est installée toute la famille. Là, il était à la bonne place pour se fournir. Il était dans les vapes en permanence. Mais, un jour, il s'est fait gauler par le patron qui l'a menacé de le mettre à la porte. Il a juré qu'il n'y toucherait plus. Il a tenu sa promesse. Il a remplacé les vapeurs d'éther par les vapeurs d'alcool en faisant étape tous les soirs au café de la mère Pancarel, près de chez nous. Mais, avec le Pater, je n'étais pas au bout de

mes surprises. J'en ai encore appris de belles. Un soir, j'ai surpris une conversation entre lui et Mamoune. Elle lui reprochait de lui avoir menti toute sa vie. C'est comme ça que j'ai appris qu'il avait fait deux enfants à ma mère sans avoir divorcé d'un premier mariage. Il avait fini par l'épouser quand est arrivé le troisième lardon...

Je referme la porte de la chambre et me glisse à mon tour dans le lit, le cœur serré. Je ferme les yeux, cherche le sommeil un long moment. J'ai beau le chercher, je ne le trouve pas. Je me relève, me dirige vers la fenêtre, ouvre les volets. Dehors, la nuit toute bleue sent bon. Dans le ciel, un avion qui clignote traverse le voile brumeux de la Voie lactée qui s'étire vers la planète du Petit Prince. C'est sûrement un Super Constellation. Je reconnais le bruit des moteurs. Depuis que j'ai lu *Vol de nuit* de Saint Exupéry, je voudrais devenir pilote...